

Études d'histoire religieuse



Giuseppe Alberigo, dir., *Histoire du concile Vatican II 1959-1965. Tome V : Concile de transition. La quatrième session et la conclusion du concile (septembre-décembre 1965)*. Version française sous la direction d'Étienne Fouilloux. Paris et Louvain, Les Éditions du Cerf et Peeters, 2005, 834 p. 78 \$

Lucia Ferretti

Volume 72, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006603ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006603ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferretti, L. (2006). Review of [Giuseppe Alberigo, dir., *Histoire du concile Vatican II 1959-1965. Tome V : Concile de transition. La quatrième session et la conclusion du concile (septembre-décembre 1965)*. Version française sous la direction d'Étienne Fouilloux. Paris et Louvain, Les Éditions du Cerf et Peeters, 2005, 834 p. 78 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 72, 136–140.
<https://doi.org/10.7202/1006603ar>

ainsi que ceux et celles qui en ont bénéficié. Le livre sera également utile pour les chercheurs et les étudiants qui veulent comprendre l'histoire sociale de l'après-guerre, époque trop vite qualifiée de grande noirceur. Diane Gervais resitue ainsi la méthode sympto-thermique par-delà la condescendance de ceux qui la trouvent dépassée, principalement en la replaçant dans son contexte historique. Elle nous rappelle qu'à côté des connaissances « scientifiques » a toujours existé un système parallèle de connaissances qui venait, comme le dit le titre d'une publication Seréna, « de la base ». Les historiens des femmes et de la famille trouveront d'ailleurs dans cet ouvrage des témoignages fascinants de couples franco-catholiques qui essayaient d'espacer les naissances ou bien d'éviter une famille trop nombreuse. Sans compter que, dorénavant, ces historiens pourront consulter les archives de Seréna, qui ont récemment été déposées à la Division des archives de l'Université de Montréal.

Magda Fahrni
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

Giuseppe Alberigo, dir., *Histoire du concile Vatican II, 1959-1965*. Tome V : *Concile de transition. La quatrième session et la conclusion du concile (septembre-décembre 1965)*. Version française sous la direction d'Étienne Fouilloux. Paris et Louvain, Les Éditions du Cerf et Peeters, 2005, 834 p. 78 \$

Une histoire du concile Vatican II en cinq tomes, de cinq à huit cent pages chacun ! Pour l'écrire, une équipe internationale de plusieurs dizaines de spécialistes a travaillé pendant une bonne dizaine d'années. Ces savants ont consulté toutes, vraiment toutes les sources orales et écrites disponibles. La publication de l'ouvrage s'est effectuée en six éditions parallèles, en autant de langues. Les auteurs s'y expriment dans un style narratif vif et entraînant, ce qui prouve leur maîtrise de l'art de la synthèse ; pourtant, ils ont bénéficié sans restriction de toute la place qu'il leur fallait pour aller au fond de leur objet, dans tous les détails pertinents : un luxe dans le monde de l'édition d'aujourd'hui, mais sans lequel le projet n'aurait littéralement pas pu être mené à bien. Voici donc un ouvrage pour l'aboutissement duquel on n'a pas lésiné, un signe qu'on en attendait beaucoup. Notons aussi d'emblée son exceptionnelle cohérence : malgré la multiplicité des mains qui ont concouru à l'écrire, on n'est pas devant un recueil d'articles, mais bien devant un propos qui se développe harmonieusement sur des milliers de pages, et cela grâce à l'unité d'intention qui a animé ses auteurs.

Mais quelle est donc cette intention ? Et le livre que nous avons entre les mains, est-ce bien un livre d'histoire ? Écoutons Giuseppe Alberigo nous présenter l'entreprise en introduction du tome premier (I, 7-8) :

Dans l'aventure chrétienne séculaire, les grandes assemblées conciliaires constituent une épine dorsale. La connaissance de leur développement offre à la conscience ecclésiale une dimension communautaire fondamentale et laisse apparaître un élément crucial de l'intervention de l'Esprit dans l'histoire. [...]

La charge de renouveau, l'ardeur de la recherche, la disponibilité à la confrontation avec l'Évangile, l'attention fraternelle envers tous les hommes qui ont caractérisé Vatican II : [...] c'est là l'esprit de l'événement conciliaire. [...]

Aux générations qui n'ont pas vécu l'événement conciliaire, nous avons le devoir d'apporter un instrument qui en permette une connaissance critiquement correcte, dans l'actualité de son sens.

Ces quelques lignes expriment bien la conviction partagée par les auteurs : le concile n'est pas seulement la somme des textes qu'il a produits, mais c'est d'abord un *événement* et dans cet événement, l'Esprit s'est manifesté. Alors que « la génération qui a vécu le concile est en voie de disparition » (V, 10), il importerait donc au premier chef de ne pas perdre la mémoire de cet événement et d'en décoder correctement la signification. On ne reconnaîtra pas là les motivations habituelles des historiens. Mais ce sont celles qui ont poussé Alberigo et son équipe (essentiellement des théologiens) à reconstituer avec tant de soin et de rigueur le « développement quotidien des travaux » (I, 8), parfois même heure par heure, instant par instant : ils y ont vu le moyen de faire émerger l'esprit du concile « sans idée préconçue » (V, 779), ils ont voulu croire que cette méthode en livrerait le sens de manière incontestable aux yeux de tous. Là encore, quel historien d'aujourd'hui se reconnaîtra dans une telle démarche et un tel credo, dignes de Ranke ? Incidemment, à lire ce que la citation rapportée retient de l'esprit du concile, il paraît étonnant que les auteurs aient pu réellement penser que les lecteurs ne verraient pas où ils logent : du côté de ceux qui s'inquiètent de ce qui reste de Vatican II de nos jours dans l'Église de Rome.

Mais ce n'est pas parce qu'un livre n'est pas un livre d'histoire qu'il n'est pas intéressant pour les historiens. Celui-ci l'est, absolument. Du moins, c'est la conclusion que je tire de la lecture presque complète du tome I, qui porte sur *l'annonce et la préparation (1959-1962)*, et de la lecture approfondie du tome V. Ce dernier, outre de présenter la dernière session de l'assemblée conciliaire, celle de l'automne 1965, grâce notamment à un très intéressant chapitre écrit par Gilles Routhier, propose une longue réflexion d'Alberigo sur la conclusion et la première réception de Vatican II. Les tomes II, III et IV sont consacrés aux sessions de 1962, 1963 et 1964 respectivement.

Du tome I, on retiendra surtout la contribution d'Étienne Fouilloux, un historien justement. Voulez-vous savoir où en était le monde au moment de Vatican II, quels types de conciles ont fait l'histoire de l'Église, où celle-ci était rendue à la fin des années 1950 ? En quelques pages vraiment excellentes, complètes, nuancées, Fouilloux nous emmène dans un univers qu'il

connaît de fond en comble. Puis, il analyse les préparatifs des consultations romaines et les réponses reçues de partout dans le monde : toute la difficulté du concile apparaît déjà. Jean XXIII contre la curie ; le groupe des intransigeants, celui qui espère en un renouveau, et la constellation de ceux qui, « entre contrastes et incertitudes » cherchent leur voie ; les jeunes Églises et les vieilles catholicités ; les doctrinaires, les pasteurs. Enfin, Fouilloux montre comment la théologie romaine a interprété tous ces *vota* et comment la curie a commencé la préparation du concile. C'est fascinant ! Et pas toujours très édifiant. Pourtant, on n'a encore rien vu !

Le tome V, je l'ai dit, relate les travaux de l'automne 1965. Paul VI a décidé que ce serait la dernière session du concile. D'ailleurs, la fatigue se fait de plus en plus sentir chez les pères conciliaires. Pourtant, il reste tant à terminer : cette session verra l'adoption de trois constitutions, six décrets et trois déclarations, c'est-à-dire de douze des seize textes solennellement approuvés par Vatican II ! Parmi ceux-ci, notamment, le décret sur la rénovation de la vie religieuse (*Perfectæ caritatis*) ; la déclaration sur l'attitude de l'Église envers les religions non chrétiennes (*Nostra ætate*) ; la constitution dogmatique *Dei Verbum*, sur la place de la Parole de Dieu dans la vie chrétienne ; la déclaration sur la liberté religieuse (*Dignitatis humanæ*) ; le décret sur l'activité missionnaire de l'Église (*Ad gentes*) ; et la constitution pastorale *Gaudium et spes*, sur l'Église et le monde de ce temps. Ce dernier texte, comme *Nostra ætate* et la déclaration sur la liberté religieuse, figurent parmi les plus attendus par les catholiques, les chrétiens non catholiques et les non chrétiens à travers le monde ; ils furent aussi les plus difficiles à élaborer, avec le *Dei Verbum* sur la révélation. Ce tome relate dans le détail comment toute cette activité s'est déroulée, dans l'*aula* conciliaire, dans les commissions, à la curie, chez le pape, et dans les corridors.

Il y a deux manières, en quelque sorte, de passer au travers de ce tome et des autres. La première est de prendre l'ouvrage comme un outil de référence. Vous voulez savoir quand le cardinal Léger est intervenu et sur quels sujets, l'index permet une consultation facile, et Léger apparaît bien comme un des réformateurs les plus enthousiastes au concile. La curiosité vous pousse à regarder du côté de Wojtyla ou de Ratzinger : sans surprise, l'un intervient avec véhémence pour défendre le caractère sacré de la vie dans un contexte où la Pologne communiste pratique massivement l'avortement, et l'autre « fait une charge à fond, violente » (cité du *Journal Prigon*) contre le texte du schéma XIII, qui donnera *Gaudium et Spes*, parce qu'il y lit trop de concessions à l'égard du monde actuel. Comme ouvrage de référence, encore, le tome V ou tout autre peuvent permettre à un lecteur ou un spécialiste intéressé par la genèse et l'élaboration de tel ou tel texte particulier d'en suivre aisément les péripéties à l'aide des tables des matières toujours très détaillées. Dans le tome V, le chapitre écrit par Routhier,

intitulé « Mener à terme l'œuvre amorcée. L'éprouvante expérience de la quatrième période », relate par exemple l'ensemble des tractations entourant la fin de la rédaction de la déclaration sur la liberté religieuse et celle de la constitution *Gaudium et spes*.

L'autre manière d'user de l'ouvrage est de le lire pour mieux connaître certains dessous de l'Église. Pour présenter les choses sous leur meilleur jour, disons que sa lecture permet de prendre connaissance des positions théologiques en présence, d'écouter les arguments des uns et des autres et de voir comment le concile se représente Dieu, ou les mystères de la foi catholique, ou l'Église, ou encore le monde. La théologie est un discours qui s'élabore à partir de règles bien précises, qu'on voit toutes en œuvre dans ce livre. Une des plus contraignantes est qu'aucune innovation ne doit jamais entraîner une quelconque remise en question de positions préalablement admises ; une autre est de conjuguer l'idée d'une révélation avec l'historicité des textes sacrés. Cela donne parfois des débats franchement surréalistes. Il est toujours intéressant, pour les passionnés de l'analyse de discours, d'être en face d'un discours théologique, parce que chaque mot employé a une histoire parfois pluriséculaire, et parce qu'au total on est alors confronté à ce qui a informé notre culture occidentale pendant tellement de siècles. Mais ce livre expose aussi la face la plus laide du concile : celle de la violence sans merci des guerres de pouvoir et des batailles de mots, celle des jeux de coulisse, des tactiques et même des stratégies d'adversaires décidés parfois à s'exterminer mutuellement, dans une arène étroitement circonscrite entre d'une part l'obéissance que tous doivent aux décisions finales du pape, et d'autre part la nécessité reconnue par tous d'éviter un schisme. Oui, en théologie, chaque mot a une histoire, et cette histoire peut être sanglante. On comprend le cardinal Léger : il a fini par délaisser les mots pour les lépreux, sûr que là, il rencontrerait le Christ.

Enfin, il faut lire le dernier chapitre du tome V (« Un changement d'époque ? »), dans lequel G. Alberigo propose sa lecture du concile. Une lecture d'abord théologique, bien sûr, mais qui ne néglige pas les rapports entre le concile et son époque, ni les rapports de forces internes à l'Église, tenaces tout au long de la période conciliaire. Chef de file, si l'on peut dire, d'un courant de la littérature savante qui tient à rester optimiste, Alberigo est l'un de ceux qui ont contribué le plus à diffuser une interprétation de Vatican II comme concile de transition entre la fin de l'époque post-tridentine et « peut-être » des longs siècles constantiniens et l'amorce « d'un nouveau cycle historique » (p. 760). De Vatican II, ce qu'il veut retenir, c'est d'abord l'ouverture œcuménique aux autres confessions chrétiennes, rendue possible par la redécouverte de la dimension mystérique du message chrétien grâce au retour aux sources spirituelles de la tradition ; c'est aussi le respect des fois non chrétiennes, par la reconnaissance explicite qu'une part de la

« Vérité » est présente en chacune ; c'est encore la fragile autodéfinition de l'Église, non plus comme corps juridique hiérarchisé, mais plutôt comme peuple de Dieu en marche vers la vérité et la sainteté ; et enfin, c'est la relation d'amitié, de dialogue fraternel, que l'Église du concile a voulu tisser avec le monde. L'énorme quantité d'énergie intellectuelle mise au service d'une telle lecture par l'ensemble des auteurs de cette *Histoire du concile Vatican II* réussira-t-elle à arrêter ceux qui, à Rome, s'emploient à enterrer l'héritage conciliaire ?

Lucia Ferretti
Département des sciences humaines/CIEQ
Université du Québec à Trois-Rivières

Lucien Vachon, *Une histoire de la Faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke*, Montréal, Fides, 2004, 370 p. 30 \$ (avec les contributions spéciales de Louise Melançon et Jacques Fillion. Préface de Michel Dion)

Après le livre de Madeleine Sauvé, *La Faculté de théologie de l'Université de Montréal. Mémoire et histoire 1967-1997*, Montréal, Fides, 2001, et celui de Brigitte Caulier, Nive Voisine et Raymond Brodeur, *De l'harmonie tranquille au pluralisme consenti. Une histoire de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval 1852-2002*, Québec, les presses de l'Université Laval, 2002, voici « une histoire » de la Faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke. Son auteur en fut le doyen pendant plus de 20 ans (1965-1977, 1986-1994).

L'ouvrage se présente en quatre parties. La première retrace l'itinéraire qui va de la fondation de la Faculté civile de théologie, en 1961, à l'érection de la Faculté canonique de théologie le 15 décembre 1964. On peut y apprécier la détermination de M^{gr} Georges Cabana et les difficultés que rencontre le projet avec les autorités romaines.

La deuxième partie, beaucoup plus longue, couvre les années 1965 à 1996. C'est la mise en place d'un corps professoral et des programmes. On y décrit aussi les préoccupations du recrutement des étudiants et le souci de développer une Faculté pleinement universitaire en dehors d'un contexte proprement ecclésiastique, comme l'étaient les facultés intégrées dans un grand séminaire. L'auteur expose très franchement les difficultés rencontrées par la jeune Faculté : la mise au point des statuts canoniques, de manière à satisfaire les exigences romaines – si tant est que cela soit possible –, l'intégration des séminaristes aux programmes universitaires, la laïcisation de quelques prêtres professeurs. L'auteur fait bien ressortir la tension entre deux conceptions très différentes de ce que doit être une faculté de théologie